

VIOLETTES DE NOEL.

Le soir tombait. Mme Rozery se sentait triste. Dans le petit salon et gai, si joliment moderne où elle promenait d'un fauteuil à l'autre sa longue traine et son corsage, le crépuscule d'hiver était entré comme un sinistre fantôme, déformant les reflets des ogles et des ors, jetant sur la claire profondeur des miroirs le crêpe impalpable de ses ombres. L'heure grave, cède aux rêves, mêlant de sa veine et des douces mélancolies d'apportait qui malaisée à Mme superficielle de la petite Rozery. Mais elle était comme subjuguée par le charme de ce soir secret qui la prenait dans les ténèbres. Elle reculait le moment où, les lampes allumées, les éclatements de ses pensées sur les recommencements dans un décor banal comme eux. Et voilà qu'un remords poignait dans son âme...

Mme Marthe Rozery, venue à vingt-cinq ans de M. Rozery, ex-président du tribunal de commerce, n'était ni plus soignée ni plus méchante que la moyenne de ses contemporaines. Sa frêle beauté lui valait la bienveillance intéressée de beaucoup de gens et la courtoise raquette de beaucoup d'autres. Car les bons amis de l'ex-président avaient décidé que Mme Rozery — la petite Rozery, comme il disaient familièrement — était trop jeune, trop jolie, trop heureuse de l'être pour s'en point faire profiter un instant. Elle avait beaucoup parlé, en bien et en mal, de sa jeune femme et elle ne pouvait demeurer impeccable sans indiger le plus cruel démenti à la fatidique des mémoires. On se répétait que le magistrat défunt avait peu de charmes physiques, un caractère acide, poncif, qui rappelait les vertueux Patru, Molé, Malesherbes et Co. gens vénérables mais peu divertissants dans l'intimité. Mme Rozery sentait le greffe, les vieux papiers, les cartons verts et la chicane. Il avait épousé une belle dot et une fille charmante, orpheline et naïve, qu'un tuteur trop pressé lui avait juché dans les bras au sortir du couvent sans qu'elle eût le temps de se reconnaître et de connaître son prétendu.

Mais justement parce que le grave magistrat lui avait révélé l'homme sous un aspect austère et souvent menaçant, la petite veuve appréciait singulièrement les charmes de l'indépendance. Elle, peu ou point romanesque, mais tellement passionnée, elle consentait se divertir honnêtement sans offenser les convenances et sans compromettre sa chère liberté. Ce qui n'empêchait point une gascienne et décevante coquette. Marthe était enchantée de valoir sans être vaincue et quand on lui présentait la jeune poète Maxime Durand, tout frais débarqué de sa province, enthousiaste, chevelu, timide et plein d'illusions, elle se fit un jeu de civiliser ce sauvage. Son danger ou le pauvre Maxime engagea son cœur... Au lieu de flirter comme le souhaitait la jeune femme, il aima, il rêva d'être aimé. Il aima comme on se noie sans crier gare, à corps et à corps perdus! Et il déclara son amour. Le malheureux!

Or, un jour de printemps, sans l'avoir prémédité, il se trouva aux pieds de Marthe — et la jeune petite Rozery en fut fort étonnée, fort attendrie, fort embarrassée aussi. Elle ressentait pour Maxime Durand une sympathie exagérée et qui ne devait point durer, pensait-elle, en femme qu'éprouvait toutes les exagérations. Que faire? Exclure Maxime de sa présence? C'était dur et bien peu nécessaire... L'épouser?... Elle ne voulait pas se remarier... L'aimer tout simplement?... Cette petite Rozery avait encore tous les préjugés de la vertu... Elle ne consentait point Maxime, ne répondit ni oui ni non, demanda du temps et abandonna au bouillonnement de violettes tombé de sa signature. En le recevant, Maxime avait murmuré :

— Gardez l'autre moitié... Si vous n'aimez jamais, en quelque lieu que je sois, envoyez-moi ces violettes. Fût-ce du bout du monde, je reviendrai.

II

La passion respectueuse de Maxime, la secrète préférence de Marthe Rozery n'avaient point passé inaperçues. Les mauvaises langues insinuaient que la signature de la veuve avait fléchi ou devait fléchir. Mais Maxime était un sublime naïf qui eût préféré la mort au déshonneur. Plus grossière audace. Patient, il attendait. Le printemps passa, puis l'été. Marthe devenait chaque jour plus confiante.

Certes, Maxime n'était ni très riche, ni très beau; mais il avait tant de talent, une voix si douce,

de si clairs yeux d'enfant dans un fier visage brun et basané! Il comprenait à demi mot tous les vœux de son amie et savait lui dire, à propos, les paroles qu'elle souhaitait entendre.

Enfin, si la petite Rozery eût pu choisir un maître, elle n'eût pas trouvé un plus charmant que celui-là. Les violettes fanées ne le quittaient plus. Il les portait sur son cœur dans un vieux portefeuille plein de stances et de sonnets, où la poésie sentait la violette où la violette fleurissait à chaque vers comme l'arose persane de Saadi.

Il vint pourtant un soir, un soir d'octobre, où devant le premier feu d'automne, sous la lampe douce et voilée, Marthe se trouva sans savoir comment sur le cœur du platonique amoureux. Elle était vaincue; elle avait sa défaite. Mais sa pudeur luttait encore. Maxime fut délicat et chevaleresque une fois de plus. Il crut respirer et baisa un frais bouquet de violettes qu'un soufflé trop hardi eût fané. Et il oublia de retenir par sa tresse d'or l'occasion mobile et fugace.

— Maxime, dit la jeune femme en s'arrachant de ses bras, je ne sais si je vous aime, mais jamais je n'ai été troublée ainsi. N'abusez pas de mon émotion pour m'arracher des promesses que ma raison, demain, ne ratifierait pas. Laissez-moi un souvenir; laissez-moi redévoiler un jour encore... Demain notre destinée se décidera.

Maxime répondit immédiatement :

— Vous me faites beaucoup de

mal mais je vous pardonne. Je crois que vous me reviendrez un jour et que nous mèlerons nos pauvres violettes mortes en un seul bouquet. "Votre fidèle, "MAXIME."

III

Hélas! Il vint le lendemain! "Mon ami, mon cher ami, pardonnez-moi. Je suis peut-être très coupable et je crains de vous faire beaucoup de mal. J'avais perdu la tête hier... J'ai réfléchi... J'ai peur."

"Où, j'ai peur de moi. Je ne suis pas assez sûr de mon cœur pour engager toute ma vie. Je ne suis pas fait pour le mariage et peut-être suis-je incapable de ce grand amour que vous rêvez. Peut-être aussi les épanchements d'hier étaient-ils prématurés. Ma tendresse, naïvement s'est égarée... Aujourd'hui, j'hésite, je tremble; je ne me reconnais plus."

"Entons amis, voulez-vous?... Vous m'êtes infiniment cher et si j'avais pu aimer, je n'aurais aimé que vous. Mais puis-je aimer?... J'en doute."

"Je garde mes violettes en souvenir de nos deux instants que je vous dois. Que ferez-vous des vôtres?... Si juste, si vivo que soit votre raisonnement, conservez ce souvenir d'une femme qui restera toujours, "Votre amie."

Maxime répondit immédiatement :

— Vous me faites beaucoup de

mal mais je vous pardonne. Je crois que vous me reviendrez un jour et que nous mèlerons nos pauvres violettes mortes en un seul bouquet. "Votre fidèle, "MAXIME."

IV

Depuis, Maxime n'avait point reparu chez la petite Rozery. Et avec la solitude, le dépit, l'inquiétude, l'amour se glissait dans son cœur.

Dans le crépuscule de décembre qui remplissait le petit bouquet d'une fumée de tristesse, Marthe sentait plus vivement la pointe aiguë du regret s'enfoncer au vif de son âme.

Cette veillée de Noël, fête joyeuse des enfants, et des mères, chère aux poètes, chère aux amoureux, comme elle allait s'écouler tristement pour la veuve! Pas de petit soulier à remplir de dragées, pas de minuscule gamin à garnir de jouets et de lumières, pas de réveillon d'amour avec des rires et des baisers. La solitude, le silence, l'indifférence, des années d'inutile jeunesse perdues dans un vain fatras d'absurdes plaisirs, ni la maternité, ni l'amour, telle était la destinée de Marthe... Elle avait choisi librement sa part, mais ce n'était point la meilleure.

Et là bas, dans une rue perdue du vieux quartier Sainte Geneviève, un autre commençait la veillée, aussi triste que Marthe

Dans sa modeste chambre,

et moins malheureux peut-être parce qu'il aimait. Et pourtant, celui-là était bon, doux et brave. Ni les caprices, ni les injustes et injurieuses hésitations n'avaient lassé sa tendresse. Ah! combien Marthe avait été folle et faible! Elle avait craint pour sa liberté stérile, pour son égoïste repos, et la délicate amoureuse entrevue un soir par Maxime était devenue tout de suite une vaine, une froide petite Rozery.

Que faire?... Comment ramener Maxime? Comme lui faire oublier tant de déceptions et de contradictions? Le temps avait fait son œuvre. Marthe sentait que les fêtes, les flirts et les coquetteries avaient perdu leur attrait et qu'elle avait sacrifié le bonheur vrai à un fantôme de bonheur banal et fragile. Que Maxime n'était-il là!... Comme elle aurait bien su se faire pardonner, humblement, tendrement, avec l'éloquence de l'amour, puisant en elle, abolissant l'ancienne petite Rozery.

La jeune femme ouvrit un petit secrétaire en bois de rose. Dans le tiroir secret elle prit un paquet de lettres et le bouquet fané qui avait l'âge de ses amours. Il faisait tout à fait noir maintenant. Mais Mme Rozery ne songeait point à faire apporter les lampes... Dans la nuit, elle osait mieux pleurer.

Et toute la nuit, une forme défilait et fuyait, une forme de femme aux cheveux blancs, aux yeux bleus, au sourire qui promet et refuse, l'ombre de Marthe elle-même, avait hanté la cellule de l'amoureux célibataire. Oh! était-elle, l'ingrate, que faisait-elle? Elle dansait, sans doute, dans quelques bal, vêtue de rose, les épaules nues, souriante, sous la lumière des lustres en guirlande.

Maxime Durand s'éveilla au cantique joyeux des cloches sonnant la messe du matin. Il courut à sa fenêtre. Il neigeait. La tour Clovis, le clocher de Saint-Etienne, la coupole du Panthéon découpaient des architectures blanches sur le ciel d'un gris fluide et fin. Et dans la mémoire du poète, deux vers chantèrent tout à coup :

— Noël! Noël! les amoureux Sont bien heureux car c'est pour eux Qu'est fait le manteau gris des bruyères.

Maxime Durand s'éveilla au cantique joyeux des cloches sonnant la messe du matin. Il courut à sa fenêtre. Il neigeait. La tour Clovis, le clocher de Saint-Etienne, la coupole du Panthéon découpaient des architectures blanches sur le ciel d'un gris fluide et fin. Et dans la mémoire du poète, deux vers chantèrent tout à coup :

— Noël! Noël! les amoureux Sont bien heureux car c'est pour eux Qu'est fait le manteau gris des bruyères.

Hélas! le manteau des bruyères pouvait se déployer, Maxime ne profiterait pas de sonabri complice. Il avait réveillonné tout seul avec ses souvenirs pour convives et pour festin une tasse de thé. Vainement des camarades avaient voulu l'entraîner dans les brasseries illuminées, bruyantes et chaudes où vont se distraire les vulgaires amours. Le jeune homme avait clos sa porte, fermé ses volets et emprisonné sa mélancolie.

Et toute la nuit, une forme défilait et fuyait, une forme de femme aux cheveux blancs, aux yeux bleus, au sourire qui promet et refuse, l'ombre de Marthe elle-même, avait hanté la cellule de l'amoureux célibataire. Oh! était-elle, l'ingrate, que faisait-elle? Elle dansait, sans doute, dans quelques bal, vêtue de rose, les épaules nues, souriante, sous la lumière des lustres en guirlande.

Le jeune homme comprand... Et tandis qu'il restait éperdu avec des larmes de bonheur, les cloches de Noël sonnaient à toute volée comme pour saluer l'ange invisible qui fait fleurir les violettes sous la neige, l'amour sous l'indifférence et l'orgueil.



NOEL 1902